

## Si la bulle d'art éclate...

A l'heure où les collectionneurs se pressent à la Fiac, les œuvres contemporaines continuent de battre les records de vente. Un marché de tous les excès porté par la mondialisation, l'engouement des milliardaires et la floraison de musées. Mais gare à l'emballement ! Des signes inquiétants viennent noircir le tableau.

Par Corinne Scemama

**BUSINESSMAN** Jeff Koons fait travailler 130 employés dans sa « factory ». L'un de ses *Balloon Dog* (ici, dans sa version magenta) a été adjugé 58,4 millions de dollars chez Christie's.



V. WEST/REUTERS

**E**n ce début d'automne, la fièvre monte dans le monde de l'art : les marchands s'affairent, les experts travaillent jour et nuit et les collectionneurs affûtent leurs Montblanc pour signer des chèques indécents. Après la Frieze, à Londres, l'ouverture de la Fiac (Foire internationale d'art contemporain), le 22 octobre, au Grand Palais, à Paris, marque le début de la saison. Deux semaines plus tard, le 4 novembre, à New York, ce sera au tour de Sotheby's, l'une des deux grandes maisons d'enchères internationales, avec Christie's, d'attirer tous les amateurs de la planète pour la vente de la collection Taubman, dotée d'œuvres exceptionnelles, telle *La Gommeuse*, de Pablo Picasso.

Autrefois réservé à un cercle d'initiés, le marché de l'art est aujourd'hui dopé par la mondialisation, la multiplication des milliardaires mécènes – tels, en France, Bernard Arnault et François Pinault – et l'ouverture de musées en Asie, au Moyen-Orient et aux Etats-Unis. Cette poussée frénétique touche essentiellement l'art contemporain. « Locomotive du marché », selon le président d'Artprice, Thierry Ehrmann, il affiche un chiffre d'affaires insolent de 1,7 milliard d'euros, en hausse de... 1 800 % depuis l'an 2000 ! Avec des records de vente stratosphériques – *Balloon Dog* (version orange), par exemple, sculpture géante de Jeff Koons adjugée 58,4 millions de dollars chez Christie's, ou *For the Love of God*, un crâne humain recouvert de 8 601 diamants, de Damien Hirst, cédé 63 millions d'euros –, ce secteur de plus en plus spéculatif défraie la chronique. Au moment où le ralentissement économique se fait sentir en Chine, ces folles enchères laissent présager l'éclatement d'une bulle, jusqu'ici savamment entretenue.

Pour le commun des mortels, ces prix sont un mystère, voire une aberration. Comment peut-on s'enflammer à la vue d'un caniche kitchissime de Koons ou d'une armoire à pharmacie métallique contenant 6 136 pilules peintes de Damien Hirst, au point d'y consacrer une fortune ? Passe encore les prix qui montent jusqu'au ciel pour un Picasso – *Les Femmes d'Alger*, adjugées le 12 mai dernier 179 millions de dollars chez Christie's. ●●●

●●● Mais que dire de l'envolée de Jean-Michel Basquiat, jeune artiste américain très prisé, mort à 28 ans, dont la cote atteint le firmament, ou de Peter Doig, peintre écossais de 56 ans, sacré star en 2015 : sa toile *Swamped*, achetée 450 000 dollars en 2002, vient d'être revendue 25,9 millions de dollars !

**« En Chine, c'est le signe d'une appartenance sociale »**

Un tel emballement fait de ce marché « ésothérique et opaque », selon un expert, un secteur économique à part entière. Si l'art contemporain tutoie les sommets, c'est parce que la demande a explosé depuis l'an 2000. Aujourd'hui, des pays comme le Brésil, la Russie, l'Inde, la Chine ou le Qatar s'intéressent tous à l'art contemporain. « Voilà quinze ans, on dénombrait des acheteurs d'une vingtaine de nationalités différentes. Aujourd'hui, nous en sommes à 70 ! » s'exclame Stefano Moreni, chef du département art contemporain chez Sotheby's. Les nouveaux clients ? Des ultrariches prêts à dépenser sans compter. « On a assisté à un afflux de collectionneurs disposant de grosses liquidités. On ne les avait jamais vus auparavant », affirme Laëtitia Bauduin, de chez Christie's. « Souvent peu connaisseurs d'art, ils ressentent l'envie irrésistible de faire partie d'un club privé », renchérit Francis Briest, coprésident de la maison de vente Artcurial. Comme en Chine. « Ici, c'est le signe d'une appartenance sociale. Les nouveaux riches s'offrent tous un tableau prestigieux, qui trône dans leur salon pour éblouir les invités », raconte Hadrien de Montferrand, propriétaire d'une galerie à Pékin. Snobisme ou effet de mode, posséder un Basquiat ou un Koons dans son loft est devenu obsessionnel pour la plupart des millionnaires.

Ces mêmes collectionneurs voient dans ces achats un autre intérêt de taille : la rentabilité. Même si la question est taboue – personne n'oserait avouer qu'il achète de l'art pour gagner de l'argent –, de plus en plus d'investisseurs sont attirés par les plus-values constatées ces dernières années. « Si on est sélectif dans ses placements, la valorisation peut se révéler très attractive », reconnaît Antoinette Leonardi,

chargée du conseil en art chez BNP Paribas. Par exemple, le tableau *Orange Sports Figure*, de Jean-Michel Basquiat, a été acheté 60 000 dollars au début des années 1990 avant d'être revendu 8,8 millions de dollars en 2015 chez Sotheby's.

Autres responsables de l'embrassement : les musées. Selon Artprice, il s'en crée quelque 800 par an à travers le monde. « Chacun veut posséder son établissement. Cela crée une forte rivalité entre les pays, de l'Asie au Moyen-Orient », souligne Cyrille Coiffet, fondateur d'Expertissim,

remplir ces lieux d'exposition – 3 000 à 4 000 œuvres sont nécessaires dans le monde, selon Artprice –, tous se jettent sur les toiles disponibles des peintres contemporains.

Ces derniers en profitent au maximum. Comme le répète à l'envi Thierry Ehrmann, « les artistes maudits incapables de vendre de leur vivant, cela n'existe plus ». Aujourd'hui, les icônes emblématiques tels Jeff Koons, Christopher Wool, Anish Kapoor ou Damien Hirst, sont devenues des as du marketing. « Ils utilisent le buzz, qui n'existait pas du temps de Van



**DÉCLIN ?** Porté au pinacle pendant plus de dix ans, Damien Hirst a vu il y a peu sa cote s'effondrer.

B. STANSALL/AFP

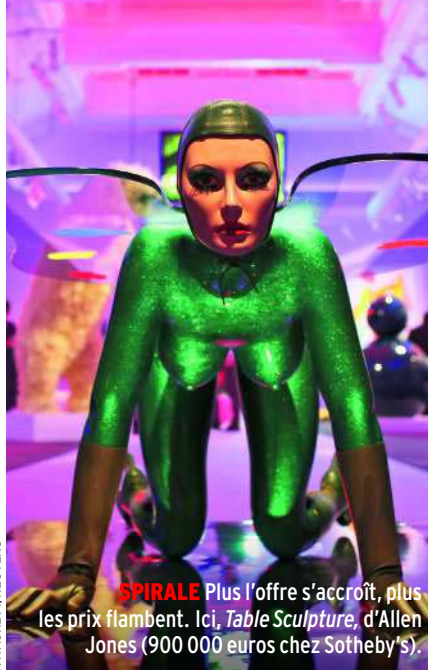
spécialisé dans la vente et l'achat, sur Internet, de tableaux et d'objets expertisés. Parallèlement, les institutions privées – à l'instar de la Fondation Louis Vuitton – fleurissent. « Patrons ou particuliers, tous rêvent d'un mausolée », ironise Francis Briest. Cet engouement fait exploser la demande et les prix : le Qatar, par exemple, dépense près de 2 milliards d'euros pour se constituer la plus belle des collections. La guerre fait d'autant plus rage entre les protagonistes qu'il manque cruellement de chefs-d'œuvre anciens – devenus introuvables – et même de toiles modernes : dès qu'un tableau est mis en vente, il s'arrache à prix d'or : en 2013, le triptyque de Francis Bacon dédié à Lucian Freud avait été adjugé 142 millions de dollars ! Et comme il faut



**RENDEZ-VOUS**

La Fiac, à Paris, lance la saison du marché de l'art. Ici, une œuvre d'Anish Kapoor, lors de l'édition 2014.

P. KOVARIK/AFP



P. HACKETT/REUTERS

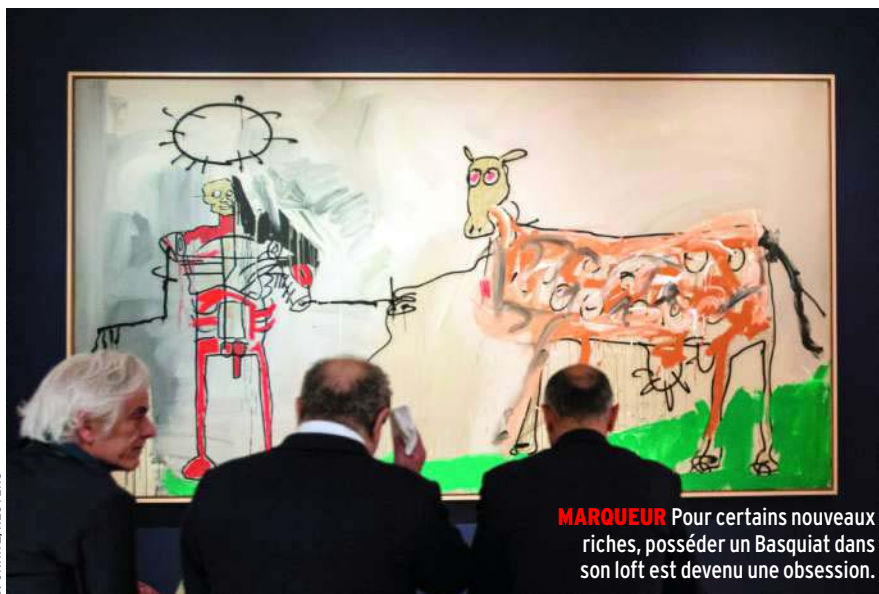
**SPIRALES** Plus l'offre s'accroît, plus les prix flambent. Ici, *Table Sculpture*, d'Allen Jones (900 000 euros chez Sotheby's).

Pressés de toutes parts, les artistes deviennent des industriels de l'art. « Ce sont les peintres modernes, comme Picasso ou Dali, qui leur ont montré la voie ; eux n'ont fait qu'amplifier le phénomène », rappelle Cyrille Coiffet. Et de quelle manière ! Jeff Koons fait travailler 130 employés dans sa « *factory* », fabriquant des produits à marche forcée. Homme d'affaires redoutable, il multiplie les éditions spéciales, comme aujourd'hui avec des assiettes Bernardaud ornées du célèbre chien de baudruche jaune, éditées à 2 300 exemplaires (8 640 euros pièce).

mésaventures qui refroidissent leur ardeur. Comme ce chef d'entreprise, fier de montrer son tableau à 15 millions d'euros, qui est tombé de haut lorsqu'un expert de ses amis lui a révélé qu'il l'avait payé à minima 3 millions de trop. Dès lors, même si le marché est tenu par de grands mécènes riches, le doute commence à s'installer, notamment chez certains fonds d'investissement, désormais plus prudents. Certaines œuvres délibérément surestimées, même signées Jeff Koons, ont du mal à trouver preneur. La chute peut être parfois brutale : porté au pinacle pendant plus d'une décennie, Damien Hirst a vu, en quelques années, sa cote s'effondrer. Certes, l'enfant terrible de l'art britannique a voulu aller trop loin, en inondant le marché de ses œuvres. Mais une telle dégringolade est aussi rude que surprenante.

Si ce n'est pas une bulle, cela y ressemble furieusement. A force d'auto-entretenir le marché, de cautionner et de provoquer des hausses excessives – et parfois injustifiées – des prix, les marchands et les collectionneurs, emportés par leur élan, ont créé une situation critique. Comme en 1992, où les prix avaient décroché de 50 % et où certains artistes, tel le Français Robert Combas, avaient vu la valeur de leurs toiles divisée par deux ou trois. Aujourd'hui, c'est la désaffection des amateurs d'art chinois qui peut servir de détonateur. Premier pays à investir, l'empire du Milieu vient de céder sa place aux Etats-Unis : en un an, ses recettes ont baissé de 860 à 542 millions de dollars, soit une chute de 37 %, selon le dernier rapport d'Artprice, publié début octobre. Si la Chine poursuit son désengagement, une nouvelle crise de grande ampleur n'est pas à exclure.

En attendant, le petit monde de l'art contemporain préfère continuer de s'émerveiller de ces records sans cesse battus et de se réjouir des événements exceptionnels qui l'attendent. Comme d'habitude, ces nomades passionnés et cousus d'or se précipiteront à la Fiac, puis à Londres, New York ou Hong-kong pour sortir, une fois de plus, leur chéquier, tout en levant leur coupe de champagne à la santé de Jeff Koons et des autres. ● C. S.



D. ORNITZ/REUTERS

**MARQUEUR** Pour certains nouveaux riches, posséder un Basquiat dans son loft est devenu une obsession.

Gogh », s'amuse Cyrille Coiffet. Ces enfants spirituels d'Andy Warhol – une bonne dizaine de monstres sacrés totalisent 35 % des recettes annuelles – se font aider par des conseils et des banquiers. Les grandes galeries, elles, jouent le jeu en lançant les artistes à coup de méga-expositions. A Londres, Saatchi a littéralement fabriqué Damien Hirst et l'a imposé, en faisant grimper sa cote « au-delà du raisonnable », estime un marchand. De leur côté, les maisons de vente, organisatrices de shows conjuguant glamour et ultraluxe, participent au couronnement, notamment à New York, capitale de l'art contemporain. « En médiatisant à outrance leurs ventes du soir, Sotheby's et Christie's contribuent à la flambée », analyse un expert.

Etrangement, plus l'offre s'accroît, plus les prix flambent. « D'habitude, c'est la raréfaction qui fait le marché », souligne Antoine Van de Beuque, président fondateur d'ArtViatic, site de mise en relation des vendeurs et des acheteurs. En réalité, le dynamisme de l'art contemporain a un effet boule de neige : plus les prix battent des records, plus les vendeurs sont incités à remettre leurs œuvres sur le marché, et plus les acheteurs se précipitent. Pour Stefano Moreni, le mécanisme reste sous contrôle. « Une certaine logique prévaut toujours. Le marché est plus complexe et plus structuré qu'il n'y paraît », plaide-t-il.

Pourtant, le système commence à se fissurer. Les abus se multiplient et certains collectionneurs connaissent des